

TANIA LONGPRÉ

PÉRIL SCOLAIRE

MAUX
Les dix ~~mots~~
de l'éducation
au Québec

Stanké

TANIA LONGPRÉ

PÉRIL SCOLAIRE

Les dix maux
de l'éducation
au Québec

Stanké

Une société de Quebecor Média

*À tous les merveilleux étudiants que j'ai eus, que j'ai et
que j'aurai, et à tous les enseignants qui ont au cœur cet
amour de l'enseignement, le vrai.*

« Quels pédagogues nous étions quand nous
n'avions pas le souci de la pédagogie ! »

Daniel Pennac, *Comme un roman*

« Les maux de grammaire se soignent par la grammaire, les fautes d'orthographe par l'exercice de l'orthographe, la peur de lire par la lecture, celle de ne pas comprendre par l'immersion dans le texte, et l'habitude de ne pas réfléchir par le calme renfort d'une raison strictement limitée à l'objet qui nous occupe, ici, maintenant, dans cette classe, pendant cette heure de cours, tant que nous y sommes. [...]

La conviction m'est restée qu'il fallait parler aux élèves le seul langage de la matière que je leur enseignais. Peur de la grammaire ? Faisons de la grammaire. Pas d'appétit pour la littérature ? Lisons ! Car, aussi étrange que cela puisse vous paraître, ô nos élèves, vous êtes pétris des matières que nous vous enseignons. Vous êtes la matière même de toutes nos matières. Malheureux à l'école ? Peut-être. Chahutés par la vie ? Certains, oui. Mais à mes yeux, faits de mots, tous autant que vous êtes, tissés de grammaire, remplis de discours, même les plus silencieux ou les moins armés en vocabulaire, hantés par vos représentations du monde, pleins de littérature en somme, chacun d'entre vous, je vous prie de me croire. »

Daniel Pennac, *Chagrin d'école*

ENSEIGNER, POUR QUOI FAIRE ?

« Être enseignant, ce n'est pas un choix de carrière, c'est un choix de vie. »

FRANÇOIS MITTERRAND

Nous parlons continuellement d'éducation au Québec. Trop comme ceci, pas assez comme cela, le privé, le public, les commissions scolaires, l'évaluation des profs, la discipline, les bulletins, la réforme et patati et patata. Le sujet est toujours d'actualité. Il n'y a pas une semaine qui passe sans que l'école fasse la manchette. Et, le plus souvent, nous parlons aussi de l'enseignement et de l'enseignant comme tels.

Enseigner... Tant de petites filles qui jouent à l'école dans leur sous-sol en rêvent ! Mais, au-delà des ouï-dire, qu'en est-il de la réalité sur le terrain ? Est-elle à la hauteur du rêve ? « Enseigner est une vocation », entend-on souvent. L'appel de la classe existe-t-il comme peut exister l'appel de Dieu ? Enseigner, est-ce vraiment une vocation ? Pourquoi exercer un métier si prenant, si peu valorisé, si précaire et pas aussi payant qu'il devrait pourtant l'être ? Pourquoi étudier quatre ans à l'université si c'est pour qu'on nous demande de faire toujours plus avec moins, qu'il s'agisse du

budget, du matériel ou des spécialistes, d'accomplir jour après jour de petits miracles avec le peu qu'on a sous la main ? « Pourquoi en faire autant ? » Voilà l'une des questions que se posent de nombreux enseignants. La réponse est pourtant simple : pour l'amour du savoir, pour l'amour du partage. Parce qu'on adore transmettre des connaissances et aider ses étudiants à réussir, à s'accomplir. Pour accompagner les petits et les plus grands dans leur parcours scolaire.

Enseigner, c'est très souvent s'oublier dans les besoins de ses élèves. Mais, grâce aux mercis entendus çà et là, et à l'évolution des élèves, dont nous pouvons observer la progression de jour en jour, je demeure persuadée, tous les matins en me levant, comme une grande partie de mes collègues, que nous exerçons le plus beau métier du monde, celui de « passeur de culture ». Cela dit, l'enseignement n'a rien d'un rêve d'enfant pour tous ceux qui exercent ce métier, et, au Québec, la réalité des écoles n'a rien d'idyllique. Plus important encore, l'enseignement n'est pas une vocation, mais une profession comme toutes les autres, et les enseignants méritent le même genre de conditions de travail que les autres professionnels.

Pour ma part, je n'ai pas toujours voulu enseigner. Pas du tout. Pendant que mes amis jouaient à l'école, je cultivais d'autres projets d'avenir : devenir comédienne, par exemple, un rêve que j'ai chéri jusqu'au début de mes études collégiales. La scène m'attirait énormément. Puis ce fut la plume. Et, ensuite seulement, l'enseignement. En fait, mon amour du théâtre m'a portée vers une scène beaucoup plus stable que celle des grands théâtres : une classe. Car, quoi qu'on en dise, enseigner, c'est être perpétuellement sur les planches. Le rôle d'enseignant demande une excellente capacité d'expression, une patience à toute épreuve, une grande indulgence, un énorme bagage de connaissances et le don de soi. Je suis convaincue

que ce n'est pas un rôle qu'on choisit par hasard, le désir nous en happe un jour. Notre place s'y dessine et quelque chose nous pousse à aller vers ce métier qui ne ressemble à aucun autre : apprendre, guider les apprenants dans l'acquisition des connaissances. Enseigner – que ce soit à de jeunes enfants, à des adolescents ou à des adultes – n'est jamais un métier que nous exerçons pour le salaire, pour les avantages sociaux ou pour les temps libres.

Le mythe de l'enseignant en vacances perpétuelles a la vie dure. Pourtant, je connais très peu de gens qui passeraient leurs journées à s'occuper d'un groupe de trente-trois adolescents. On entend souvent dire : « Les profs sont bien, ils sont en vacances deux mois par année ! J'aimerais ça, moi, avoir deux mois de vacances payées ! » Laissez-moi déconstruire ce mythe. Les vacances des enseignants du Québec sont intégrées dans la structure de leur fonction : le salaire et la prestation de travail sont établis sur la base des deux cents jours du calendrier scolaire. Autrement dit, leur salaire est réparti sur toute l'année. Les enseignants n'ont pas de « vacances payées », ils se paient eux-mêmes leur « salaire de vacances ».

Pourquoi enseigner alors ? Pour l'amour de la transmission des connaissances, de la culture et des relations que nous entretenons avec nos élèves. Enseigner, ce n'est jamais aussi rose que dans les films ou dans les téléromans *Virginie* ou *30 vies*. Je n'ai jamais vu de profs ayant le temps de faire tout ce que les enseignants surhumains des émissions de Fabienne Larouche font. Être enseignant, c'est plutôt planifier, corriger et penser à sa classe en tout temps : le soir, la fin de semaine, lorsqu'on fait son épicerie et dans la presque totalité de ses temps libres. Enseigner, c'est aussi casser les oreilles de son conjoint avec nos tracas quotidiens au sujet de nos classes, c'est en parler à sa mère le soir au téléphone et y penser avant de s'endormir. Enseigner,

c'est gagner un salaire plutôt bas pour une formation universitaire de quatre ans, soit cent vingt crédits universitaires. En effet, les enseignants québécois sont les moins bien payés au Canada; ainsi, pour le même emploi et avec une même expérience de cinq ans, leur salaire annuel totalise 48 213 dollars tandis qu'on offre un salaire de 68 462 dollars à Edmonton, en Alberta¹.

Enseigner au Québec, c'est être privé de la reconnaissance que mériterait le rôle pourtant si important de transmetteur de savoir et de formateur des citoyens de demain. C'est se faire imposer, réforme après réforme, les idées visionnaires et les lubies de ministres de l'Éducation successifs qui pensent tous pouvoir améliorer l'école avec leurs idées géniales et révolutionnaires. Or ces innovations qui se superposent relèvent trop souvent de l'expérience où nos enfants deviennent les cobayes. Tour à tour, nos ministres de l'Éducation se présentent comme l'agent de changement qui transformera le système d'éducation du Québec en la huitième merveille du monde. Cependant, les métamorphoses qu'ils veulent imposer aux bulletins ou aux façons de transmettre le savoir ne donnent guère de résultats. Les méthodes traditionnelles ont pourtant fait leurs preuves : où sont donc les failles qui nous poussent toujours, en tant que société, à tenter de réinventer la roue ? Est-ce que les méthodes classiques étaient si épouvantables pour qu'on les balaie du revers de la main, histoire de faire place aux nouveautés des didacticiens ? Est-ce que le constructivisme si à la mode vaut vraiment la peine qu'on fasse tant de réformes ? Retourner aux sources serait-il donc si terrible ?

Dans tous ces dédales, notre ministre de l'Éducation et ses spécialistes oublient trop souvent que,

1 www.lafae.qc.ca/action-militance/wp-content/uploads/2013/08/20387_FAE_Guide_Mythe_2013_cp01.pdf.

si l'État doit effectivement dicter quoi enseigner, il ne devrait jamais imposer la manière de le faire aux enseignants, qui sont les véritables spécialistes de l'éducation, et qui n'ont pas besoin des recommandations des « déconnectés » du ministère de l'Éducation. Lorsque les portes de nos classes sont closes, nous redevons maîtres de ce que nous faisons, souvent plus ancrés dans la réalité. Nous demeurons pourtant à des kilomètres de cet objectif totalement irréaliste de faire de l'éducation un joyau de perfection, qui exigerait beaucoup trop de notre ministère de l'Éducation, allergique à l'effort.

Enseigner de nos jours, c'est composer avec certains parents – heureusement, pas tous – qui pensent que nous sommes destinés à éduquer leurs enfants en plus de les *scolariser*. Ces parents-là – qui semblent parfois avoir eu des enfants pour pouvoir apporter une jolie photo encadrée au bureau – s'attendent à ce que nous transmettions à leur progéniture leurs propres valeurs, et certains nous accusent de tous les maux. Alors qu'autrefois nous étions des figures de référence à qui on accordait crédibilité et confiance, nous sommes maintenant ceux dont on doute. Ceux à qui on impute les mauvais résultats du contrôle du petit dernier ou à qui on reproche de ne pas réaliser que l'aîné est un rayon de soleil sans problème à la maison, un vrai petit ange descendu du ciel. Visible-ment, ce sont les enseignants qui font « quelque chose de pas correct » avec certains élèves. Des enseignants qui seraient « incompetents » et qu'on juge beaucoup trop facilement.

Nous vivons à une époque où les enseignants, qui côtoient les jeunes durant toute la semaine, voient les enfants pratiquement plus longtemps que leurs parents, qui trop souvent les déposent au service de garde quand le soleil se lève et ne viennent les chercher qu'à l'heure du souper. Une époque où les petits

ne retournent presque jamais dîner à la maison parce que leurs parents sont tous les deux sur le marché du travail et n'ont plus le temps que les familles avaient autrefois pour être, justement, des familles. Lorsque les parents passent moins de temps avec leurs enfants, on peut comprendre qu'ils fassent moins de discipline. Lorsqu'ils sont exposés à la rigueur d'un enseignant en classe, les enfants ne savent pas toujours comment réagir, car ils n'y sont pas habitués. J'y reviendrai.

Enseigner aujourd'hui, c'est accueillir dans sa classe des jeunes qui ont des besoins spéciaux et qui sont loin de recevoir tous les services professionnels nécessaires, parce que les budgets sont limités et que les professionnels, soit les psychologues, les orthophonistes, etc., ne sont pas légion dans nos écoles. Enseigner, c'est tenir les rôles de parent et de psychologue, mais aussi jouer au travailleur social, au technicien en éducation spécialisée, au psychoéducateur, à l'infirmier et à la police sans en avoir la formation. Enseigner, c'est jongler avec des budgets très insuffisants et un cruel manque de matériel, des chaises bringuebalantes aux dictionnaires en lambeaux, en passant par les manuels qui ne sont plus adaptés aux programmes tellement ils sont vieux, les bibliothèques dégarnies – n'en déplaise à Yves Bolduc, qui visiblement ne connaît pas les réalités des écoles primaires, secondaires ou pour adultes au Québec² – et les ordinateurs désuets, mais qu'on ne peut pas renouveler faute de financement. Enseigner dans certaines écoles, c'est trop souvent compter ses photocopies parce que la direction de l'école les limite, alors que c'est une ressource d'importance capitale en classe. C'est aussi calculer ses crayons et ses bâtons de craie (oui, oui),

2 Le ministre de l'Éducation l'a dit : « Il n'y a pas un enfant qui va mourir de ça et qui va s'empêcher de lire, parce qu'il y a déjà des livres dans les bibliothèques », cité dans *Le Devoir*, 22 août 2014 : www.ledevoir.com/politique/quebec/416542/titre.

et se demander si on devra en racheter à même notre budget personnel pour terminer l'année.

Quelques mots sur le ministre de l'Éducation en poste.

Dans une entrevue accordée à Mathias Marchal du journal *Métro*³, le Dr Bolduc affirmait qu'il fallait réformer l'éducation et mettre la priorité sur le système scolaire. Pour moi, enseignante et future didacticienne, ce type de discours a des effets de somnifère. Je cite le ministre: « Si on considère l'approche par compétences combinée à l'utilisation des technologies, on se dirige vers un système où l'enfant apprend à apprendre. » C'est bien beau, apprendre à apprendre, mais apprendre quoi? Apprendre à conjuguer un verbe? À quoi cela sert-il si on peut utiliser Antidote? Pourquoi apprendre à écrire à la main si nous pouvons nous servir du clavier? Pourquoi avoir une culture générale si on a accès à Google? Développer ses compétences serait beaucoup plus efficace! Je fais de l'ironie mais, à en croire certains, les connaissances seraient une pure perte de temps. L'objectif du ministre, tel qu'il est énoncé dans l'entrevue, serait de « former des gens en adéquation avec les besoins du marché ». Mais... pourront-ils penser, ces gens? Réfléchir? Lire? Se casser la tête? Créer? Débattre? Un enseignant et l'école, ce ne sont pas des modes d'emploi IKEA!

Une compétence est un outil, pas une fin en soi. Et lorsque j'entends les ministres parler de technologie, je me demande si j'ai manqué l'épisode où on nous affirmait que la technologie remplacerait notre cerveau, nous rendant du même coup plus intelligents...

Le Dr Bolduc mise aussi sur « l'école inversée », soit celle où l'enfant travaille « par lui-même et évalue

3 « Le dossier de la persévérance scolaire est extrêmement important », *Métro*, 19 août 2014.

ensuite ses réalisations avec un enseignant ». Celui-ci ne serait donc qu'une « machine à évaluer » ? Ah bon ! Facultatif, le maître ? Pourquoi ne pas fermer les écoles, un coup parti, et faire en sorte que tous apprennent chez eux, munis d'un ordinateur et d'un logiciel autocorrecteur ? Ça, ça réglerait les finances déficitaires de l'éducation ! Plus de financement de transport scolaire, plus de commissions scolaires, plus d'enseignants à former, plus de concierges à payer, la belle affaire ! Pourquoi ne pas y avoir pensé avant ?

Au-delà de l'ironie, je me pose tout de même cette question : le Dr Bolduc serait-il médecin aujourd'hui sans ses connaissances ? J'en doute, mais ce dont je ne doute pas, c'est que, depuis que le ministre Bolduc est en poste, mon idée, mon souhait, mon rêve est de plus en plus ardent : qu'on prenne enfin l'éducation au sérieux et qu'on y nomme un ministre issu du terrain, de notre réalité. À quand cette innovation politique : un professeur à la tête du ministère de l'Éducation et non une succession de ministres qui connaissent que dalle à notre milieu ?

Enseigner, pour revenir à ça, c'est se demander combien d'argent on devra investir de ses poches si on veut avoir suffisamment de matériel pour assurer le bon fonctionnement de sa classe de septembre à juin⁴. Pour ma part, je me souviens d'avoir dépensé, lorsque j'enseignais au primaire, environ 750 dollars pour ouvrir une nouvelle classe : ses murs étaient nus, et elle ne disposait d'aucun ouvrage de référence ni d'aucun outil pédagogique tel que des jeux ou des livres de lecture. Une grande partie des enseignants du Québec doivent travailler toute l'année avec un budget de 150 dollars pour le matériel de la classe, ce

4 Voir à ce sujet le reportage de Sarah-Maude Lefebvre, « Rentrée scolaire aux frais du prof », *Le Journal de Montréal*, septembre 2012 : www.journaldemontreal.com/2012/09/11/aux-frais-du-prof.

qui relève du miracle. Les budgets de classes devraient être suffisants pour que les enseignants n'aient pas à dépenser leur salaire en matériel dont ils ont besoin pour... travailler. Mais, bon, investir dans le matériel éducatif au Québec semble parfois plus compliqué qu'aller se promener sur Mars.

Enseigner, c'est perdre dans l'énormité des structures scolaires – ou des commissions scolaires – du temps précieux à remplir des tonnes de formulaires et de paperasse. Et que dire (ou ne pas dire!) des journées pédagogiques passées en réunion ou en suivi de plan d'action plutôt qu'à prendre connaissance du nouveau matériel pédagogique, à suivre des séances ou des ateliers de formation ou, tout simplement, à prendre le temps de planifier son travail avec des collègues, d'en créer, de se mettre à jour en matière de recherche pédagogique ou encore à faire d'autres activités de formation continue. Le hic, c'est que nos commissions scolaires coupent sans cesse dans nos budgets de formation continue. Si chaque enseignant d'une école a l'occasion de faire une journée de formation continue par année scolaire, cela est exceptionnel. Ne parlons même pas d'aller à un congrès, un privilège réservé à trop peu d'entre nous. Alors que beaucoup voudraient parfaire leurs connaissances et même continuer leurs études, ils sont « bloqués » par l'insuffisance des fonds consacrés à la formation continue. Et, au bout du compte, nos étudiants seront les premiers à souffrir des carences du système scolaire québécois.

Enseigner au Québec, c'est trop souvent devoir faire fi des principes classiques voulant que nous transmettions des connaissances et des éléments de culture générale à nos élèves afin qu'ils se constituent un bon bagage de savoirs. En effet, des sommités en éducation écrivent le plus sérieusement du monde dans des textes destinés aux futurs maîtres

que, de nos jours, un modèle éducationnel axé sur les savoirs ou les connaissances est désuet tout comme un enseignement par le maître en tant que dépositaire des connaissances. En quoi au juste les savoirs sont-ils désuets ? Depuis quand et comment ? Est-ce en vogue maintenant de ne plus avoir de bagage intellectuel ou de culture générale ? Pour moi, ce sont là des inepties dangereuses qu'on inculque aux futurs enseignants. Que le maître ne soit plus le dépositaire de connaissances me dépasse. N'est-ce pas justement à cela que sert l'enseignant : à transmettre des savoirs à ses étudiants ? Pourtant, on nous vante sans cesse la « construction » des savoirs... Personnellement, je ne comprends pas qu'on puisse enseigner de telles sottises dans les facultés universitaires. Si nous écoutions ces docteurs en didactique, nous ne serions que des guides-accompagnateurs qui incitent les apprenants à construire eux-mêmes leurs apprentissages. Le fameux « constructivisme » relègue l'enseignant à un rôle d'animateur de groupe. Comme quoi les avancées, en éducation, ne sont pas toujours synonymes d'amélioration.

Alors, plutôt que de nous demander d'enseigner et d'évaluer des connaissances qu'ils jugent « désuètes », tous ces docteurs en pédagogie veulent nous faire enseigner et évaluer des *compétences*. Or, très souvent, ils n'ont jamais enseigné et ont rarement mis les pieds dans une classe, ou, s'ils ont déjà été dans l'enseignement, n'y sont plus depuis fort longtemps. De plus, la plupart de leurs recherches mal arrimées au terrain sont à des années-lumière de la réalité des écoles. Au-delà des débats théoriques, la plupart des enseignants désirent voir des étoiles dans les yeux de leurs élèves quand ils leur apprennent de nouvelles choses et qu'ils ont réussi à leur transmettre le goût du dépassement de soi et la curiosité intellectuelle. Aujourd'hui, on met trop l'accent sur l'affectif et l'estime de soi de

l'enfant au détriment du savoir. Apprendre, ce n'est pas toujours amusant et c'est parfois difficile.

Enseigner au Québec, c'est aussi enseigner dans des structures vétustes : souvenons-nous, par exemple, des scandales de moisissures ou de la mauvaise qualité de l'air dans certaines écoles de la commission scolaire de Montréal depuis 2011⁵. Partout au Québec, des dizaines de bâtiments – des écoles, des polyvalentes et des centres d'éducation aux adultes – mériteraient d'être détruits pour faire place à des établissements plus adéquats, plus sécuritaires et plus attrayants. L'apprentissage, ne l'oublions pas, exige un lieu un tant soit peu agréable, et on doit s'y sentir – et ce n'est pas trop demander – bien, en santé et en sécurité. Alors que les écoles devraient être inspirantes et chaleureuses, celles que fréquentent plusieurs milliers de petits Québécois sont affligeantes, tristes, grises. Une toiture qui coule, un système électrique dangereux, des meubles rafistolés, des murs fissurés, un système de chauffage qui ne peut pas être réglé pièce par pièce et qui reste ouvert trop tard au printemps, un grave manque d'aération, des fenêtres qui n'ouvrent plus et des cours de récréation asphaltées et nues, voilà autant de situations abracadabrantes qui ne seraient pas tolérées dans la majorité des endroits publics. Mais dans les écoles, ce n'est pas si important. On peut bien les laisser tomber en ruine ; elles s'arrangeront avec les moyens du bord. Pourtant, en laissant nos structures dans cet état, nous envoyons collectivement le message que les conditions physiques d'apprentissage des élèves ne comptent pas, qu'elles ne sont pas primordiales dans notre société.

5 Plusieurs écoles ont été fermées en raison de problèmes de moisissures, notamment quatre écoles primaires (Baril, Hochelaga, Saint-Nom-de-Jésus et Saint-Gérard, toutes à Montréal) ainsi qu'une annexe de l'école des métiers des Faubourgs-de-Montréal et un autre bâtiment. Une vingtaine d'autres écoles font l'objet d'un suivi prioritaire.

De nombreux bâtiments sont totalement désuets et rendent même des enfants et des employés malades. D'autres ne conviennent plus au nombre des étudiants qui la fréquentent ou sont pratiquement insalubres.

Dans un établissement où j'ai déjà travaillé, nous ne pouvions même pas brancher une bouilloire sans faire « sauter » le circuit électrique sur la moitié de l'étage, éteignant du même coup tous les ordinateurs. Il y a là danger d'incendie, répétait notre concierge, mais il n'y avait rien à faire : aucune réparation depuis plus de quatre ans. Et croyez-moi, ce n'est qu'un cas parmi beaucoup d'autres. Dans les écoles publiques de tous les secteurs, les bureaux des directions et des secrétariats sont beaucoup mieux équipés que nos classes : est-ce que c'est normal ? Je n'en reviens toujours pas, lorsque j'enseigne l'été à l'éducation des adultes, qu'il règne une chaleur accablante dans nos classes surpeuplées où on ne nous fournit qu'un petit ventilateur alors que les bureaux du directeur, de son adjointe et de toutes les secrétaires sont équipés d'un climatiseur, comme les locaux de la commission scolaire. Je me souviens d'une directrice qui venait « prendre la température » dans nos classes pour vérifier si c'était « trop chaud » pour les normes de santé et sécurité au travail, mais qui retournait dans son bureau frais si son appareil n'indiquait pas 40 °C. Comment les étudiants apprennent-ils en pareil cas ? Si nous ne pouvons offrir des conditions d'apprentissage optimales, comment pouvons-nous penser que les résultats des apprenants seront optimaux ? Une salle de classe où il fait 39 °C ou une autre dont le chauffage ne fonctionne pas durant l'hiver n'est pas un environnement d'apprentissage adéquat. Nous faisons de notre mieux, mais inutile de dire qu'une bande d'adolescents peut déjà être difficile à gérer dans des conditions idéales. Comment ces adolescents apprendront-ils quand elles ne le sont pas ?

Malgré toutes ces situations problématiques découlant de notre manque de sérieux en tant que société lorsque nous abordons le sujet de l'éducation – et surtout des budgets que nous devrions y allouer –, nous sommes des dizaines de milliers⁶ à continuer d'enseigner parce que nous avons foi en l'éducation, nous désirons outiller les jeunes et les moins jeunes pour l'avenir, nous souhaitons redonner à l'éducation ses lettres de noblesse et, malgré tout, nous aimons notre métier. Rien n'est plus gratifiant que de voir quelqu'un utiliser ce qu'on lui a appris et de savoir ainsi qu'on a enrichi son bagage de savoirs.

Dans les pages qui suivent, je tenterai de faire la lumière sur le terrain de l'éducation au Québec et j'essaierai d'apporter des pistes de solution aux problèmes récurrents : le manque de financement, le manque de ressources, le manque de rigueur et de discipline, les rapports avec les parents, le rôle des directeurs d'école, des ministres de l'Éducation ou du Ministère entier ainsi que les réformes, l'enseignement « amusant », les compétences, les connaissances, l'état de nos structures scolaires et toutes les autres lacunes qui nous freinent constamment. Je tenterai aussi de démontrer mon amour de l'enseignement et tout l'espoir que j'ai encore, et ce, même si ce n'est pas facile tous les jours. Malgré les dédales administratifs et les problèmes récurrents dont je viens de parler, on peut croiser partout des enseignants passionnés qui ne désirent qu'exercer de la meilleure façon qui soit malgré toutes les embûches. Malheureusement, à l'heure des réformes et de « la » réforme, le rôle d'enseignant est passé de celui de transmetteur de savoirs à celui de « guide » et « d'accompagnateur », pire, à celui de technicien de l'éducation à qui on fournit une liste de compétences et un programme en lui disant : « Tiens, fais ça ! »

6 http://cesc-csce.ca/pceradocs/2001/papers/01Ouellette_f.pdf.

Au Québec, l'éducation, que nous nommons toujours parmi nos priorités électorales ou sociétales, n'est en réalité que peu valorisée. On tente de la rendre « plus attrayante », alors que nos écoles tombent en décrépitude, sont délaissées par nos enseignants chez qui le décrochage est fort préoccupant, et rendent même les élèves malades. Le Québec est à la croisée des chemins dans bien des dossiers, mais surtout en éducation. De nombreuses décisions devront être prises dans les prochaines années afin de garantir un enseignement de bonne qualité à nos enfants, jeunes ou moins jeunes, et de faire en sorte que nous soyons fiers de notre système d'éducation au grand complet, car nous avons accordé beaucoup d'importance ces dernières années à l'éducation postsecondaire et peu au reste. Il n'est pas trop tard, mais le temps des tentatives, des essais et erreurs, et des élèves cobayes doit cesser : misons sur l'éducation tout en nous attardant à ses nombreux problèmes. Bon périple sur le terrain de l'éducation !

« IL N'Y A PAS UN ENFANT QUI VA MOURIR DE ÇA ET QUI VA S'EMPÊCHER DE LIRE, PARCE QU'IL EXISTE DÉJÀ DES LIVRES [DANS LES BIBLIOTHÈQUES]. »

Yves Bolduc, ministre de l'Éducation du Québec, à propos des coupes dans les achats de livres prévues par les commissions scolaires, *Le Devoir*, 22 août 2014.

Quelle société accepterait de telles méprises sur l'éducation et les ressources qui la soutiennent? L'enseignante de terrain Tania Longpré traîne son œil critique sur le système scolaire actuel et ses déboires. Elle propose une réflexion sur la perception et la réalité du métier d'enseignant, qui souffre, selon elle, d'une dévalorisation importante aux yeux du public. Cette déconsidération serait à la source d'un ensemble de maux affligeant l'éducation au Québec, eux-mêmes étroitement liés à d'autres enjeux de société qui font présentement l'objet de débats : la laïcité, la formation des maîtres, le discrédit des enseignants, leur épuisement, la bataille des connaissances et des compétences, du privé et du public, les réalités de l'école montréalaise, la problématique de l'enseignement de l'anglais intensif au primaire.

Dans la foulée des réformes annoncées, les arguments de Tania Longpré ne manqueront pas d'alimenter les échanges.

Enseignante en francisation des immigrants depuis 2007 et détentrice d'une maîtrise en didactique des langues à l'UQAM, Tania Longpré entreprend un doctorat en éducation. Blogueuse au *Journal de Montréal*, elle a aussi publié des textes d'opinion dans *La Presse* et *Le Devoir* et est souvent appelée à intervenir dans les médias. Chez Stanké, elle est l'auteure de *Québec cherche Québécois pour relation à long terme* et plus ainsi que d'un texte dans l'ouvrage collectif *Notre indépendance*.

